

KRIVOKLAT

JACEK DEHNEL

KRIVOKLAT

ou

Ein österreichisches Kunstidyll

Traduit du polonais par Marie Furman-Bouvard

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*This translation is published by arrangement with Społeczny Instytut Wydawniczy
Znak Sp. z o.o., Kraków, Poland.*

Copyright © by Jacek Dehnel

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2018
pour la traduction française
ISBN : 978-2-88250-495-1

« [...] quand nous avons affaire aux gens, ce ne sont pas des gens sensés ; ils font semblant d'avoir du bon sens mais ils n'en ont pas, ils feignent de savoir quelque chose et ils ne savent rien. Simplement ils savent tout simuler. »

Thomas Bernhard, *La Plâtrière*

« Les hommes sont sans cesse confrontés à quelque chose qui les met dans l'excitation et dans l'agitation ; toujours instantanément, avant tout quand ils croient se trouver dans la quiétude ; ils sont dans l'agitation quand ils croient arriver à l'équilibre alors qu'ils sont poussés dans le contraire. »

Thomas Bernhard, *Corrections*

« Les pauvres diables peuvent dire au tribunal qu'ils étaient pauvres, et les riches, riches. Tous ont le droit. Les idiots peuvent également dire qu'ils ont été idiots tout au long de leur vie. Les uns font valoir qu'ils ont été désavantagés tout au long de leur vie, les autres qu'on les a favorisés. Tout est circonstance atténuante. Les uns, qu'ils ont vu le monde entier, les autres, qu'ils n'ont jamais rien vu. Les uns, qu'ils ont fait des études supérieures, les autres, qu'ils n'ont pas fait d'études. Le philosophe, qu'il a été philosophe, le boucher, qu'il a été boucher. Tous ces gens ont toujours un alibi. Toute existence est une circonstance atténuante, monsieur. Devant tous les tribunaux et devant le tribunal de soi-même. »

Thomas Bernhard, *Watten*

Ne craignez-vous pas, me demanda un jour je ne sais quel journaliste à l'issue d'un de mes procès, que, transporté ainsi dans une bouteille, cet acide sulfurique puisse couler et vous brûler, je lui répondis qu'il fallait parfois faire des sacrifices pour l'art, ce qui fit les gros titres en épaisses lettres noires, mais à dire vrai le transport pose effectivement un problème, car d'un côté une bouteille doit être hermétiquement fermée, et de l'autre elle doit pouvoir à tout moment être ouverte : après qu'on l'a sortie d'un geste vif et précis de la poche du manteau ou du blouson – quoique depuis des années je la sorte exclusivement de la poche de mon manteau, je n'aime plus les blousons depuis l'échec cuisant subi dans la salle de la Dame essayant un collier de perles de Vermeer au Dahlem Museum de Berlin, quand la bouteille jaillit prématurément hors de ma poche et que le gardien m'indiqua d'un ton catégorique la direction du vestiaire en me rappelant que l'on ne pouvait sous aucun prétexte introduire des liquides dans les salles de musée, car, me déclara-t-il, vous pourriez aussi bien amener dans cette bouteille de l'acide sulfurique et essayer de détruire l'un des tableaux, ses paroles suscitèrent en moi et pour des années une véritable répulsion pour cette salle, en fait pour tout le Dahlem Museum de Berlin, et plus jamais je ne tentai de me retrouver en face de la Dame

essayant un collier de perles pour, d'un geste vif et précis, ouvrir la bouteille et asperger le Vermeer d'acide sulfurique, voire asperger du même coup plusieurs tableaux, selon la rapidité de réaction du gardien le plus proche ou des autres visiteurs, lesquels, en général, préfèrent ne pas prendre de risques, estimant non sans raison que je suis ce que l'on appelle communément un fou. J'évaluai et mis en pratique toute une série de systèmes et j'aime à penser que dans un monde meilleur, où les hommes d'un certain âge, arroseurs d'œuvres à l'acide sulfurique, voire de chefs-d'œuvre, dans des musées célèbres, voire les plus célèbres, jouiraient d'une renommée quelque peu différente de celle qui a cours dans le nôtre, un monde où les dictionnaires et les encyclopédies comporteraient une entrée Krivoklat (Méthode de) ou Krivoklat (Système de) ou même Krivoklat (Système d'Aspersion à l'Acide Sulfurique de), KSAAS, et moi je pourrais donner des conférences et expliquer comment je maîtrisai à la perfection le transport et l'utilisation de récipients d'acide sulfurique, émaillant de quelques anecdotes amusantes les expériences manquées, et, si l'ambiance du cours se prêtait à une telle liberté, montrer même une longue cicatrice beige pâle sur ma cuisse gauche, résultant de la tentative avortée de dégrader le portrait de Hals, à Dresde, au moyen d'un vaporisateur à vitres. En définitive, et bien que je ne conseillerais sûrement pas l'usage du vaporisateur, je dois toutefois reconnaître avec une certaine gêne que les récipients, pour peu qu'ils soient faits d'une matière résistant à l'acide, jouent en fait un rôle insignifiant, il n'existe pas de meilleur moyen qu'une bouteille bien fermée, d'un matériau résistant à l'acide sulfurique, puis un mouvement rapide pour ouvrir la bouteille et asperger le tableau, il faut ajouter que si la salle où se trouve le tableau choisi est située non loin des toilettes, ce qu'il est loisible de vérifier sur n'importe quel plan de musée fourni à l'entrée avec le ticket, on peut se permettre de fermer plus hermétiquement la bouteille et même de fixer le bouchon avec du ruban adhésif le temps de son transport et de son introduction dans le bâtiment du musée, on décolle ensuite le ruban, on donne du jeu au bouchon dans l'intimité d'une cabine de toilettes, mais à vrai dire rien ne peut remplacer la dextérité, et le plus sûr pour l'acquérir est

l'entraînement, c'est pourquoi je m'entraînais régulièrement à asperger un tableau, ou plutôt sa reproduction, en général avec de l'eau mais en utilisant toujours la bouteille qui devait me servir au moment crucial, couronnement de tous mes efforts. Ces dernières semaines, ayant enfin réussi à acheter de l'acide sulfurique et nourrissant quelque espoir d'obtenir une permission de sortie du Centre Médical du Château Immendorf, pour des raisons évidentes je n'avais plus ni lieu ni moyen de m'entraîner, y contrevenir menacerait la réussite de toute mon entreprise, je ne pourrais faire plus plaisir aux gardiens Dlouhy et Auerbach qu'en me trahissant, dissimulé derrière un grand sapin ou un thuya du parc du château, en train de m'entraîner à asperger à l'eau la reproduction d'une illustre toile Renaissance clouée à un grand sapin ou à un thuya, mettons du Titien, subtilisée dans l'album des Chefs-d'œuvre de la peinture italienne qui depuis des années prenait la poussière dans la bibliothèque de l'hôpital, mais je me suis consolé en songeant que les bouteilles d'un litre, très maniables, dans lesquelles j'achetais l'acide sulfurique, étaient en vente depuis longtemps et que j'en avais utilisé tant à Vienne qu'à Dresde, en m'imposant à chaque fois un entraînement assidu, je peux donc compter sur au moins un tableau, voire deux ou trois. Naturellement, la question se pose de savoir si asperger deux ou trois tableaux voisins serait satisfaisant pour l'unique raison qu'ils sont suspendus côte à côte et que le gardien à cet instant précis se tient sur le seuil de la salle voisine, qu'il lit ou regarde quelque chose sur son téléphone, mais seul un homme qui, à l'égard de l'aspersion de tableaux à l'acide sulfurique, entretient un rapport indifférent pour ne pas dire amateur et qui par là même ne prendrait jamais le risque de perdre sa vie prétendument normale ainsi que sa famille prétendument normale dans l'unique but de détruire une fine couche de peinture, mais plus sûrement de vernis seul sur une toile ou une planche vieille de cinq cents ans, seul un tel individu, je ne le sais que trop bien, considérerait une telle opération comme sans intérêt, certes il ne dédaignerait sans doute pas un vulgaire acte de vandalisme, il rayerait volontiers une carrosserie de voiture avec une clé de boîte aux lettres, barbouillerait à la bombe un mur, même historique, et comment, le plaisir

est certain, et le risque nullement vertigineux, mais la destruction d'un bien d'une valeur considérable, tant financière que culturelle, le paralyse totalement. Quelqu'un comme moi, en revanche, qui prend la chose au sérieux et, je le dis sans fausse modestie, de manière professionnelle, je réponds sans équivoque à cette question par la négative, je me rends compte en effet que les conservateurs de musées ont une propension à suspendre les chefs-d'œuvre à une certaine distance les uns des autres afin que l'œil du spectateur se repose entre un bouillonnement de génie et un autre, sauf s'il s'agit d'un cycle de tableaux, car alors les conservateurs de musée les suspendent les uns à côté des autres, puisque, contrairement à l'opinion courante, ils ont un goût déplorable, la prétendue fréquentation des œuvres d'art n'affine nullement leur goût, ne l'aiguise pas, au contraire, elle l'émousse, en conséquence de quoi dès qu'ils ont affaire à un cycle, ils se comportent comme la première décoratrice d'intérieur venue, pire, comme une employée de la poste qui suspend ses quatre assiettes avec des chatons les uns à côté des autres, parfaitement alignées, parce qu'elles forment un ensemble et qu'un ensemble est chose sacrée, impossible à dépareiller, la perte de l'une des quatre assiettes avec des chatons constitue une perte irréparable, et plus d'une employée de la poste, mais aussi plus d'un conservateur de musée, préférerait au plus profond de lui-même perdre irrémédiablement le cycle entier plutôt que l'un des tableaux ou l'une des assiettes, car un ensemble dépareillé heurte les fondements les plus intimes de son rapport ordonné au monde. Puisque je veux absolument détruire un ou des chefs-d'œuvre, et non pas un chef-d'œuvre et quelques toiles insignifiantes d'une école X ou d'un atelier Y, alors deux solutions s'offrent à moi : ou bien il me faut prendre pour cible le cycle – quoiqu'il n'y ait pas en peinture, ne nous leurrions pas, de nombreux cycles vraiment remarquables, dans bien des cas un cycle ne comporte en fait de chefs-d'œuvre qu'un seul tableau sur trois, sur quatre, voire sur six, voire sur dix, en outre, chacun d'eux se trouve accroché sur un continent différent, et même si le goût déplorable des conservateurs de musée faisait qu'ils soient tous accrochés ensemble, de toute façon je n'aspergerais des Visions de l'au-delà de Bosch que la Montée des

bienheureux vers l'empyrée, du cycle de sainte Ursule de Carpaccio que le Songe de la sainte, et des Triomphes de César de Mantegna je pourrais éventuellement détruire les Porteurs de vases, mais tous ces tableaux sont déjà tellement abîmés que je n'aurais pas le cœur d'y porter la main, quant aux quatre Allégories de l'amour de Véronèse, reproduites d'ailleurs sur des planches distinctes dans l'album des Chefs-d'œuvre de la peinture italienne, pas une seule toile ne se prête à l'aspersion, pas une seule – il me reste encore la seconde solution qui consiste à trouver une salle dans laquelle l'espace entre un chef-d'œuvre et un autre est exactement celui que je serais capable de parcourir entre la première attaque et le moment où le gardien va m'immobiliser, ou l'un des visiteurs proches de moi, à vrai dire plutôt le gardien, car les visiteurs trouvent rarement en eux la fibre héroïque ; le temps entre la première et la seconde attaque est trop bref pour qu'ils puissent s'imaginer en photo sur les quotidiens et dans les journaux télévisés, en revanche, c'est un temps suffisamment long pour cataloguer l'assaillant comme fou, la majorité des gens parvient à cataloguer quelqu'un comme fou en une fraction de seconde, en fait il existe peu de choses que la plupart des gens accomplissent en si peu de temps que de cataloguer quelqu'un comme fou, ils adoptent donc une attitude et une expression de lièvre pris dans la ligne de mire d'un fusil, ils adoptent l'attitude et l'expression de quelqu'un qui voudrait certes secourir les inestimables chefs-d'œuvre de l'art, qui voudrait s'élancer, courir, immobiliser, sauver notre héritage commun, mais il n'est pas en état de le faire car à ce moment précis, pour des raisons inconnues, il est un lièvre. Face à un choix aussi restreint, je veillais toujours à ne pas galvauder mes critères de sélection et, par exemple, jeter mon dévolu sur deux ou trois toiles connues, mais pas pour autant des chefs-d'œuvre, pour l'unique raison qu'elles sont suspendues à la distance souhaitée les unes des autres, ou alors faire le choix d'un cycle, accroché selon le goût déplorable des conservateurs de musée, c'est-à-dire sur le même mur, un cycle imparfait, cependant, dont en conscience je ne pourrais qualifier de chef-d'œuvre qu'une seule toile, et, en conscience, l'arroser à l'acide sulfurique, car je sais parfaitement que le prix à

payer pour mon attaque sera le prix habituel, à savoir le retour, pour des années, dans un hôpital, un établissement psychiatrique ou un centre médical, avec leurs insupportables patients, leurs repas, leurs ateliers d'art-thérapie, où d'imbéciles petits fonctionnaires souffrant de quelques troubles psychiques insignifiants façonnent des chats en papier mâché et des vieilles filles toquées des angelots en terre glaise, mais avant tout où des gens privés au plus haut point de goût, à savoir les médecins spécialistes de l'art-thérapie, exercent le pouvoir, ce sera donc un prix élevé, mais je suis prêt à payer ce prix élevé pour la destruction d'un ou de plusieurs chefs-d'œuvre. Je m'honore de n'avoir jamais détruit une œuvre quelconque, l'enjeu ne fut jamais pour moi de causer des dégâts à des biens de prétendument grande valeur, toute cette obsession médiatique autour des dommages, des sommes en schillings, en marks, puis en euros, cette façon d'imprimer les montants en gros chiffres, obligatoirement de couleur noire et jaune ou noire et rouge, dans de grands encadrés, avec des points d'exclamation noir et jaune ou noir et rouge, cela suscitait toujours en moi le plus profond dégoût, car j'ai une opinion bien tranchée sur les valeurs annoncées des œuvres de Dürer ou du Titien, et tout particulièrement de Vermeer qui, depuis des années, a disparu du marché, donc toute spéculation sur ses prix relève de la pure invention, et le fait qu'on ait vendu le Portrait d'une disgracieuse bourgeoise en fraise de Rembrandt quelque part pour tant et tant de milliers ou de millions n'implique nullement que son Autoportrait vaudrait la même somme parce qu'il a à peu près la même surface et date à peu près de la même période, une telle idée ne peut germer que dans le cerveau d'un parfait imbécile. Pourtant, à chaque fois que je détruisais un tableau, encore que le terme détruire est malheureusement toujours exagéré, car, malgré de nombreuses tentatives, chacun des tableaux aspergés fut en définitive, comme on le dit dans l'argot des conservateurs et des journalistes, préservé et sauvegardé, ou encore sauvé de la destruction, je ne causai donc, hélas, aucune perte prétendument irrémédiable, toujours est-il qu'à chaque fois la presse autrichienne, et particulièrement certains de ses titres, imprimaient avec obstination des inepties sur une perte prétendument irrémédiable, avec

un grand nombre de zéros, obligatoirement noir et rouge ou noir et jaune, parce qu'un rédacteur dépourvu de goût et d'imagination avait téléphoné à un marchand d'art ou à un historien d'art tout aussi dépourvu de goût et d'imagination, qui lui avait déclaré : Cinq millions, dix millions, quinze millions, car lors de telle et telle vente aux enchères le Portrait de la disgracieuse bourgeoise en fraise fut adjugé à ce prix, et que c'est le même peintre et la même période. Mais moi je n'aspergerais pas à l'acide sulfurique le Portrait de la disgracieuse bourgeoise en fraise, même si elle était accrochée cadre contre cadre avec l'Autoportrait de Rembrandt, même s'il se trouvait que les autoportraits de Rembrandt et le Portrait de Titus, aussi magnifiques l'un que l'autre, dans la tête des conservateurs sont si ressemblants qu'ils finirent par constituer un cycle et furent accrochés au Kunsthistorisches Museum commodément, l'un à côté de l'autre ; admettons cependant qu'ils soient accrochés séparément et que la salle soit beaucoup plus vaste que la salle actuelle et que je doive courir de l'un à l'autre, en plus je me suis foulé la cheville et je marche avec difficulté, sans parler de courir, eh bien de toute façon je n'aspergerais pas à l'acide le Portrait de la disgracieuse bourgeoise en fraise, je préfère me contenter d'un seul Rembrandt, mais grand chef-d'œuvre, et hormis le problème des longues réflexions pour savoir lequel des autoportraits je vais choisir pour accomplir ma tâche, et d'ailleurs je n'exclus pas que ce puisse être le Portrait de Titus qui à mon sens ne le cède en rien aux meilleurs autoportraits de Rembrandt. Néanmoins tout cela dépend de la permission de sortie et si vous pensez qu'il est aisé d'obtenir une permission de sortie du Centre Médical du Château Immendorf, vous vous trompez lourdement, je n'ai d'ailleurs pas la moindre raison de penser que quiconque songe qu'obtenir ce genre de permission soit chose facile, au contraire, on qualifie ce genre d'établissement de maisons sans poignées, on ne peut soi-disant qu'y entrer sans possibilité de sortie, mais bien sûr le Centre Médical du Château Immendorf possède ses poignées, parfaitement huilées par l'aide-soignant Egger, non seulement elles fonctionnent impeccablement comme tout le reste au Centre Médical du Château Immendorf, non seulement elles se lèvent et

s'abaissent en entraînant le mécanisme d'ouverture et de fermeture, mais également ce qui s'ensuit, elles permettent de circuler librement entre les chambres des patients et les salles d'activités, les couloirs, les toilettes, car pour ce qui est des serrures tant la direction que le personnel du Centre Médical du Château Immendorf font preuve d'un grand libéralisme. Mais si l'on examine de plus près la masse complexe du Centre Médical du Château Immendorf, plus précisément la masse complexe du Château Immendorf proprement dit, qui évoque un ensemble coûteux de cubes en pierre pour enfants de la firme Anker, pas pour enfants en réalité, mais de collection de luxe, des cubes avec lesquels personne ne joue et qui restent éternellement sur l'étagère adéquate, dans la boîte adéquate, rangés dans un ordre parfait, l'un à côté de l'autre, mais séparément les gris-beige pour élever les murs munis de créneaux, astucieusement imbriqués l'un dans l'autre dans un des angles de la boîte, séparément les rouges pour la toiture, qui exigent une grande attention lorsqu'on les assemble les uns avec les autres de sorte que toutes les pentes du toit se rejoignent idéalement, séparément enfin les plus foncés, gris-bleu pour les cadres de fenêtre, on réalise alors qu'il y a également d'exceptionnelles portes munies de poignées tout à fait exceptionnelles, exigeant un traitement exceptionnel. Ce traitement exceptionnel ne concerne naturellement pas que les portes et les poignées, mais aussi tout ce qui va avec, à savoir le concierge et le gardien qui officie justement dans le local de garde, autrefois maisonnette du jardinier, laquelle maisonnette demeura celle du jardinier aussi longtemps que le Château Immendorf demeura le Château Immendorf, mais lorsqu'il devint le Centre Médical du Château Immendorf, la maisonnette subit une bouleversante décadence, devenant l'ancre du gardien Auerbach et du gardien Dlouhy, deux individus qui, même s'ils avaient souhaité devenir jardiniers, n'auraient jamais été engagés à ce poste qui exige tout de même des sentiments élevés, pour ne pas dire : humains, car autant l'être humain est endurci et peut des années durant supporter un traitement inhumain de la part du gardien Dlouhy et du gardien Auerbach – ce dont il existe de nombreuses preuves –, autant les plantes traitées de manière inhumaine par des humains dotés de

sentiments inhumains dépérissent infailliblement et meurent. Un traitement exceptionnel signifie qu'il ne suffit pas d'abaisser une poignée avec la main, ce qui se vérifie avec d'autres poignées et portes du Centre Médical du Château Immendorf, il faut aussi présenter à la personne appropriée l'attestation appropriée délivrée par le Secrétariat en charge des Contacts avec les Patients et leurs Familles, portant tampon du Secrétariat en charge des Contacts avec les Patients et leurs Familles, revêtue également de la signature du médecin-chef du Centre Médical du Château Immendorf, le docteur Hans Arnim Kehlmann, qui l'appose invariablement à l'encre violette, ce que tous – du moins tous ceux qui prêtent attention à des choses comme la couleur d'une encre – considèrent comme une certaine extravagance, en ajoutant cependant que le médecin-chef du centre de soins psychiatriques pourrait aussi bien se laisser aller à d'autres extravagances, bien plus grandes que le choix d'une couleur rare pour son encre, livrée d'ailleurs spécialement de Linz. L'obtention d'une permission de sortie n'est pas chose facile, il y a des patients qui ne l'obtiennent pas des années durant et d'autres qui l'obtiennent souvent, de l'avis de certains organes de la presse autrichienne dramatiquement souvent, même, scandaleusement souvent, voire idiotement souvent, par ailleurs l'obtention d'une permission de sortie n'est en aucune manière liée à la question de savoir si la maladie est légère ou lourde ou encore de savoir si le patient est un citoyen ordinaire tourneboulé qui aurait besoin de quelques mois de tranquillité à l'écart du monde, ou bien un redoutable criminel que le tribunal renonça à châtier car l'expert judiciaire, souvent d'ailleurs un employé du Centre Médical du Château Immendorf et souvent même le médecin-chef en personne, le docteur Hans Arnim Kehlmann, avait déclaré qu'au moment de commettre son crime, le criminel en question, ou plutôt, selon la ligne de la défense, le *malade* avait un discernement et une conscience très limités de la portée de ses actes au moment de son crime. On peut même dire qu'un malade léger a souvent moins de chances qu'un malade lourd d'obtenir une permission, les malades légers nourrissent en effet sans cesse la foi naïve – et en disant : sans cesse, je veux dire parfois des décennies entières, durant lesquelles, du fait

de leur maladie légère, ils séjournent dans divers établissements, hôpitaux et centres d'expérimentations médicales –, la foi que les médecins sont leurs alliés, quand bien même ces derniers les traiteraient des années durant non en tant qu'alliés mais comme les pires ennemis qui leur soient tombés entre les mains, ainsi ils peuvent les tourmenter à leur aise et de mille manières, tant psychiques que physiques, et seul quelqu'un de particulièrement naïf s'imagine qu'un véritable médecin ne va tourmenter le malade que psychologiquement alors qu'il peut aussi le tourmenter physiquement, ou seulement physiquement alors qu'il peut aussi le tourmenter psychologiquement, et ce par les moyens les plus divers. Le malade léger donc, ou devrait-on dire les prétendus malades légers, considérant leurs médecins comme des alliés, se soumettent à toutes sortes de thérapies comme s'ils étaient totalement dénués d'instinct d'autoconservation, par conséquent, et il y a de nombreux cas qui le prouvent même dans un hôpital aussi petit que le Centre Médical du Château Immendorf, ils atterrissent dans un premier établissement presque en parfaite bonne santé, souffrant, si je puis le formuler ainsi, d'une sorte d'enrouement mental, mais les années et les mois qui passent les transforment peu à peu en épaves humaines, attachés à leur lit de fer avec des sangles de cuir, car dans leur intempérance ils ont accepté successivement le valium, l'halopéridol, les médicaments de la première génération, de la deuxième génération, de la troisième génération, ils ont accepté la thérapie de groupe, la thérapie béhavioriste, et enfin la lobotomie, et durant tout ce temps ils ont consenti jour après jour à un traitement totalement inhumain de la part des médecins et de tout le reste du personnel, les gardiens Auerbach et Dlouhy en tête pour finir par le médecin-chef, le docteur Hans Arnim Kehlmann. Les malades prétendument légers se soumettent à diverses thérapies, car ils se préoccupent de leur santé, car ils nourrissent une croyance profonde que leur léger enrouement mental se laissera aisément guérir et ce serait vrai assurément si, en leur temps, ils n'avaient pas franchi la porte d'un établissement, d'un hôpital ou d'un centre médical, mais s'étaient juste couchés pour quelques jours ou quelques mois sur le divan de la chambre côté cour et y avaient enduré le gros de la

crise de leur enrouement mental, mais non, ils ont rassemblé leurs forces, préparé un petit bagage avec un pyjama, une trousse de toilette et de la lecture facile, et fait un seul et unique pas qu'ils n'auraient jamais dû faire, ils ont franchi la porte de l'établissement sans savoir qu'ainsi ils scellaient définitivement leur destin. Et puisqu'ils supposent une guérison rapide, voyant dans les médecins leurs alliés, ils leur confient le moindre symptôme, même le moins digne d'intérêt, un rêve inquiétant, des vertiges, des démangeaisons, espérant que ces confidences hâteront d'une manière ou d'une autre le moment tant désiré de leur guérison, les médecins cependant retrouvent le rêve inquiétant, les vertiges et les démangeaisons dans leurs grilles de thérapies, après quoi ils leur demandent par écrit leur accord pour entreprendre des soins spécifiques, les malades prétendument légers signent en toute bonne foi sans savoir que ce n'est absolument pas la voie de la guérison, mais de l'évolution de leur enrouement mental vers une inflammation pulmonaire mentale, une tuberculose et la mort. C'est la raison pour laquelle ceux que l'on qualifie de malades légers deviennent en réalité les malades les plus lourds dans un établissement donné, un hôpital ou un centre médical, avec les années ils deviennent non seulement des épaves, mais aussi – ce qui me paraît assez fascinant – des patients particulièrement reconnaissants à leurs médecins de leur ruiner leur vie, et en effet, aucun esclave racheté des galères turques, aucune mère dont tel ou tel saint ressuscita l'enfant, ce que l'on représenta dans ses moindres détails sur un tableau offert en ex-voto, ne rayonnent d'autant de gratitude que les malades prétendument légers dans les derniers stades de leur maladie, lorsque le dernier membre de leur famille les abandonne, lorsque leur nièce de Styrie ne leur rend plus visite, ni leur meilleure amie des bancs de l'école comme on dit, même si dans les écoles on s'assoit depuis des lustres sur des chaises et non sur des bancs, oui, à ce moment-là leur gratitude atteint de véritables sommets, ce qui n'incite naturellement leurs médecins qu'à intensifier leurs tourments. Les malades dits lourds au contraire ne nourrissent pas la moindre illusion d'être guéris un jour, de pouvoir guérir d'une grave maladie mentale, il faut être pour cela purement et simplement un parfait imbécile, parmi

les malades dits lourds, cette évolution ne se produit pratiquement jamais, comme ils ne croient pas à une quelconque guérison, ils se dressent dans la pleine clarté, dans la pleine lumière de la conviction que cette vie est précisément leur vie et qu'ils n'en auront pas d'autre, qu'aucune guérison n'advientra, aucun retour idyllique sur le divan de la chambre plus calme côté cour, chez une épouse qui lave tranquillement une fenêtre en se tenant sur le parapet et siffle un succès d'ABBA, non, eux savent qu'il n'y aura plus de vie prétendument normale, ni de famille prétendument normale, ni même de repas prétendument normaux, forts de ce savoir ils deviennent beaucoup plus vigilants à l'égard des médecins et même s'ils avaient nourri des *a priori* naïfs quant à la probité et à l'intégrité médicales, ils prennent vite la mesure de la réalité de leur situation. Les malades dits lourds présentent des symptômes, toute une multitude de symptômes pour lesquels les malades légers se laisseraient hacher menu – eux qui sont toujours enclins à raconter à leur médecin la plus petite vétille –, les malades lourds, en dormant ou en déambulant dans les couloirs, endurent des choses qui feraient se hérissier les poils des malades légers non seulement sur la tête et la nuque, mais aussi sur les mollets, cependant, interrogés par le médecin pour savoir si ces derniers temps ils n'ont pas de problèmes particuliers, ils sourient et haussent les épaules ou se plaignent pour la énième fois de la qualité des repas servis au centre, plainte qui agit de manière si décourageante même sur les médecins les plus chevronnés qu'elle constitue l'ultime réplique dans la panoplie des procédés de tout malade lourd, car même le médecin le plus redoutable, le plus roué et enclin à la cruauté, bat en retraite à l'évocation de grumeaux dans la purée de pommes de terre froide ou d'un plat de petits pois carottes si uniformément gris qu'on ne peut y distinguer les pois des carottes qu'à leur forme. C'est pourquoi les malades légers n'obtiennent pas de permission de sortie, ce dont d'ailleurs ils ne se préoccupent guère, convaincus qu'ils sont qu'en collaborant avec les médecins, ils reviendront dans deux, trois semaines à leur vie normale, dans leur famille normale et à leurs repas normaux, les malades lourds en revanche, grâce à une compréhension profonde des règles du fonctionnement de l'hôpital

et à leur manque de confiance dans les médecins, dissimulent tous leurs symptômes, ils consacrent beaucoup de temps et d'attention à prouver sans relâche leur normalité et par là même ils camouflent à la perfection leur maladie, qu'ils connaissent infiniment mieux pour ne pas dire plus intimement que les malades légers, grâce à quoi ils obtiennent une permission beaucoup plus souvent, même si évidemment pas très souvent, en dépit de ce qu'ont à dire sur ce point certains titres de la presse autrichienne qui n'emploient jamais le mot « souvent » avec plus de délectation – entouré d'une guirlande d'adverbes – que lorsqu'ils rapportent les permissions de sortie des patients des hôpitaux psychiatriques. Dans mon cas, le camouflage que j'ai adopté dernièrement est la thérapie de groupe, évidemment le genre de thérapie de groupe qui bien entendu m'insupporte, profondément, ardemment et depuis toujours, à savoir les ateliers d'arts plastiques du docteur Paul Immervoll, oui, le mondialement célèbre docteur Paul Immervoll, oui, cheveux poivre et sel, bel homme, expert télévisuel de la santé mentale puisqu'à la télévision on ne peut pas être expert des maladies mentales mais exclusivement expert de la santé mentale, ce Paul Immervoll, à l'allure d'un acteur échappé du casting d'une série médicale, inséparable de ses lunettes à monture dorée, coauteur de nombreux livres commémoratifs édités à l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire d'un autre docteur célèbre dans le monde entier, fleuron de nombreuses conférences scientifiques, auteur et coauteur d'innombrables travaux scientifiques – avec une intuition rare, selon son opinion et celle de ses collègues, une intuition rare même parmi les médecins psychiatres dotés selon leur opinion et celle de leurs collègues d'une profonde intuition –, spécialiste du domaine de l'art-thérapie. Dans la conception du docteur Paul Immervoll et de ses collègues, l'art-thérapie repose sur la création artistique, c'est-à-dire que cela consiste à encoller un bout de carton avec des bouts de papiers colorés, à fabriquer des agrégats informes en pâte à sel ou en argile, à gribouiller sur du papier bon marché avec des pastels bon marché ou des crayons bon marché, je le mentionne car aucun art ne tolère un manque de respect envers ses outils alors que les médecins spécialistes de l'art-thérapie ne

manifestent à l'égard des outils aucun respect, ce qui résulte évidemment du fait qu'ils ne manifestent aucun respect à l'égard de leurs patients, ils leur achètent par conséquent les pastels et les crayons les moins chers, les papiers les moins chers et les aquarelles les moins chères, qu'ils dilueraient à l'eau du robinet la moins chère s'il existait une eau du robinet plus chère et une autre bon marché, la raison en est qu'en dépit de ce qu'ils proclament ils ne considèrent pas leurs patients comme des artistes, mais comme des bousilleurs qui gâchent pastels, papiers et pâte à sel, achetés à des coûts qui n'en viennent pas moins peser – ce qu'ils n'omettent jamais de rappeler – sur le budget de l'hôpital déjà en grand déséquilibre. Les médecins, ceux qui connaissent la plus grande célébrité, une célébrité mondiale, ne donnent jamais aux malades le nom d'artistes, au contraire, mais quand ils narrent leurs expériences avec des *artistes*, non à l'occasion d'une conférence mais dans l'entourage de leurs plus proches collègues, ils s'assoient parfois dans leur fauteuil et, après avoir lissé un pli de leur blouse, croisent les jambes et déclarent : un artiste, ah, Dürer était un artiste, Monet, Manet, Renoir, ah, oui, Renoir – comme tous les individus dénués de toute trace même infime d'un reste de goût, ils apprécient particulièrement Renoir, cet empereur du kitch, ce peintre de profils de Marie-Antoinette sur de petits vases, qui s'est retrouvé dans les musées à la suite d'un malheureux coup du sort, malheureux pour l'histoire de l'art tout entière et aussi pour tous ceux qui, en dépit de l'éducation qu'ils ont reçue à l'école autrichienne, de leurs déambulations dans les rues autrichiennes, en dépit de ce que l'on appelle la fréquentation des œuvres d'art, ne sont pas dénués de toute trace même infime d'un reste de goût –, oh, le Titien, disent-ils, ça, c'était un artiste, il suffit de voir son puissant coup de pinceau ! Les médecins en effet ne connaissent qu'une seule et unique banalité racoleuse pour définir un artiste, une banalité accolée, rattachée à son nom de manière indissoluble : le Titien, un puissant coup de pinceau, Léonard, la force imposante du génie, Botticelli, une douceur céleste, Rembrandt, les plus magnifiques empâtements de l'histoire de l'art, Vermeer, une précision quasi photographique, Dürer, une ligne tout simplement calligraphique,